

24 images

24 iMAGES

... Pierre Goupil

Number 47, January–February 1990

Les années 80

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1990). ... Pierre Goupil. *24 images*, (47), 48–49.



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Robert Favreau sur le tournage de *Portion d'éternité*

... ROBERT FAVREAU

Ah, la dialectique! Nous nous étions fait connaître et reconnaître pour notre «glorieuse» tradition de documentaristes mais vint une nouvelle génération de réalisateurs (les Pool, Simoneau, Beaudry-Bouvier, etc.) qui n'en avaient cure et qui libérèrent le plaisir du récit en le désembourbant des ornières du constat et de la chronique. Cela pendant que notre «méchant» voisin du sud érodait notre intégrité pudibonde, débauchant «nos» techniciens à coup de salaires alléchants et de coûteuses procédures de travail. Bien leur en prit car, du même coup, nos anciens et toujours comparses y ont découvert des façons de faire susceptibles de nous inspirer et de nous stimuler, quitte à nous secouer les puces un peu. On n'arrête pas l'évolution: ou on se laisse terrasser par elle ou on l'enfourche-résolument pour la canaliser.

Entre-temps, sur un autre front, la «québécoïté» se mit à battre de l'aile, l'exotisme caractéristique des années 70 ayant perdu de son subtil pouvoir de séduction. Étrangement, on découvrit alors une façon d'être soi-même sans pour autant avoir besoin de la (ré)clamer à tous les photogrammes. Et très vite, par un bienheureux jeu de balancier, le même public qui boudait «ses» films avec une bonne dose de mépris (refoulé?, i.e. issu du même moule que celui qu'il s'adressait en propre) s'est soudainement mis à s'en enticher. Il n'y a évidemment plus personne pour s'en plaindre sauf quelques rares nostalgiques et certains autres (plus moralistes?) qui craignent qu'on y ait laissé un peu de notre virginité.

Dans tout ce parcours aussi imprévu qu'excitant, il faut bien dire que notre grand frère Denys «l'historien» y est pour

beaucoup. Il a su marquer de façon définitive cette transition, incarnant magnifiquement les qualités de l'une et l'autre époque. Grand documentariste en même temps qu'audacieux «fictionneux», manieur acidulé du constat tout autant que funambule de la métaphore, capable tout autant de la plus grande austérité (*Padovani*) que de la plus éloquente démesure (*Jésus*), ce cinéaste qui est peut-être le plus québécois d'entre nous, fut en même temps propulsé aux quatre coins de l'univers. Il est à la fois l'homme du déclin et de la renaissance (résurrection?). Paradoxe? La richesse du noir et blanc ne réside-t-elle pas, justement, dans l'extrême diversité de l'éventail des teintes de gris?

Faudrait quand même prendre garde au prochain retour du balancier. C'est pour quand? Préférons-nous encore le «grand large» à la remontée face au vent? Pour ma part, mon penchant ira du côté d'Ariel qui préfère gambader à toute allure, quitte à ne pas savoir où il va atterrir, plutôt que de celui de Sisyphe qui, buté, s'obstine toujours à faire du sur-place. Car aussi noble et grandiose que soit la lutte contre les éléments, elle ne l'emporte pas sur le plaisir que j'éprouve à faire des films.

coréalisateur: *Corridors*, 1980

coréalisateur: *Pris au piège*, 1980

coréalisateur: *Les coulisses de l'entraide*, mm, 1984

la série *Pour tout dire*, 7 courts métrages de fiction, 1986-1987

La ligne brisée, cm, 1986

Portion d'éternité, 1989

... PIERRE GOUPIL

Voilà dix fois que je recommence ma réponse à votre question. Tout se mord la queue et j'arrive mal à exprimer ce que je ressens. J'essaie de résumer ici une fois pour toutes les idées qui revenaient à chacune des versions: d'une part l'émergence d'un assez grand nombre de cinéastes (plus que durant la décennie précédente, me semble-t-il), d'autre part le

renforcement des maisons de production. Entre ces deux phénomènes, je ne vois pas de liens directs. Quoiqu'ils s'entrecroisent à un niveau ou à un autre, ils n'originent pas d'un même lieu. Désir(s) subjectif(s) (évidemment, tout désir étant de l'ordre du sujet) de créer, dire, montrer, raconter... et ailleurs organisation de la fabrication, élément systématique

intermédiaire entre l'individu et les organismes/mamelles financières, souvent doublés d'une prise en charge du projet, de son écriture à sa finition. Si cela a en général amélioré la «qualité» des films, il y a aussi eu coloration et la production déteignant sur la création a favorisé un type de produits qui sied bien à ces années écartelées: le film chromé. C'est un étalon évidemment: on y tend, on s'y mesure, on y aspire, c'est lui qui nous mettra sur la mappe...

Les articulations sont complexes puisque tout film, aussi marginal et «indépendant» soit-il est produit, et toute production, même la plus débile des entreprises à multi-millions, n'est pas sans créativité (à un niveau inconscient, qu'en sais-je?). Toutefois, il y a un savoir-faire des techniciens, des comédiens etc., qui fait que l'on atteint une qualité maximale des films produits, ne pourrait-on pas parler d'une «qualité québécoise»? Et bien, je crois qu'il faudra continuer à s'en démarquer et continuer à faire des films différents...

mais à quel prix? La grande question est une question de circulation de l'argent: par où ça passe? comment? pour qui? par qui? pourquoi? Heureuse évolution: les computers. Toutefois y a-t-il eu évolution chez ceux qui «computent»? Et toute jouissance que je puisse éprouver en sachant que je bénéficie d'un guichet automatique, cet objet obtus est loin de me donner satisfaction quand il me reste 6\$ en banque!

Bon brièvement, en réponse à vos questions:

- 1 Quel regard...? Celui de la vache regardant passer un train le 10 juillet 1990 à quatre heures de l'après-midi.
- 2 Comment vous situez-vous...? Un peu à côté: j'ai «jumpé» dans un wagon pour au moins faire un autre film, de là, je regarde la vache s'éloigner en lui grimaçant un sourire.

Celui qui voit les heures, 1985

... SYLVIE GROULX

S'il existait au Québec un Krzysztof Kieslowski, aurait-il eu, au cours de cette décennie, une chance de faire *Un film bref sur l'amour*?

On peut tirer de ce film exemplaire une leçon: celle d'une télévision nationale, polonaise de surcroît (la censure et l'étroitesse d'esprit ne se trouveraient pas là où on le pense?), qui donne, à partir d'un thème plutôt large, carte blanche à un auteur, et ce faisant, trace un chemin à suivre pour ces nouveaux fiancés que sont la télé et le cinéma.

Transposons l'histoire au Québec: imaginons le cinéaste, son scénario sous le bras: une approche du thème pour le moins délicate et prêtant à une certaine censure sinon à la controverse, une action et des dialogues réduits au minimum, l'absence de vedettes et un traitement très dépouillé, presque documentaire.

Difficile d'envisager un dénouement heureux à cette histoire, sinon par un contournement des critères qui régissent actuellement notre système de plus en plus complexe de sélection, financement et production. Même pour un fonctionnaire averti, sensible et audacieux (en admettant qu'il en existe encore), rien à quoi se raccrocher pour défendre un tel projet face à ses pairs-décideurs (qui vont en se multipliant), si ce n'est sa confiance envers le réalisateur, sa compréhension de l'espace existant entre un texte écrit et un film, son goût du risque et... beaucoup de courage. À l'heure actuelle, ce type d'argumentation ne pèse pas lourd dans la balance, où l'on place la création en aval, avec en amont la cote du producteur, un modèle-type de production, incontournable, et diverses stratégies de marketing. Résultat: un cinéma trop souvent «middle of the road» qui se situe plus du côté du produit de consommation que de l'œuvre.



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Sylvie Groulx

Il existe au Québec des cinéastes dont la démarche s'apparente à celle d'un Kieslowski. Mais *Un film bref sur l'amour* québécois aurait aujourd'hui toutes les chances de connaître le repos éternel dans les tiroirs de son auteur.

Je me situe de tout cœur du côté de l'auteur, sorti du tiroir.

Chronique d'un temps flou, 1988

Qui va chercher Gisèle à 3 hrs 45?, 1989